



Editions
LE PETIT
PHILOSOPHE

UNE SPIRITUALITÉ DE
LA VIE CHRÉTIENNE

Paul Meunier

FRANÇOIS VARILLON

© Éditions L'Aventurier, 2013 Tous droits réservés

www.editionslaventurier.ca

Edition numérique en partenariat avec IS Edition

www.is-edition.com

ISBN : 978-2-9807688-2-8 (versions numériques)

ISBN : 2-227-340-68-1 (version imprimée)

DU MÊME AUTEUR¹

La traversée du Canada à vélo, éd. L'Aventurier, distribution Ulysse, 2010, 164 p.

La côte ouest des États-Unis à vélo, éd. L'Aventurier, distribution Ulysse, 2010, 140 p.

La côte est des États-Unis à vélo et la Floride, éd. L'Aventurier, distribution Ulysse, 2010, 182 p.

La philosophie du Petit Prince : ou le retour à l'essentiel, Montréal, Carte blanche, 2003 (1^{re} éd.), 2004 (2^e éd.), 296 p.

— Au Salon du livre de Paris 2004, ce livre a été le « meilleur vendeur » au stand de Québec Édition, qui représente la majorité des éditeurs du Québec.

— En 2004, l'auteur fut lauréat du prix Griffon d'Or en tant qu'*Artiste par excellence – adulte* dans la catégorie *Arts et Culture*.

— Traduit en japonais : *La philosophie du Petit Prince*, Japon, Random-house-Kodansha, 2007, 236 p.

Ils ont changé le monde. Gandhi, Dom Helder Camara, Raoul Follereau, Paris et Montréal, Médiaspaul et Paulines, 1994, 168 p.

François Varillon. Une spiritualité de la vie chrétienne, Paris, Centurion, 1990, 158 p.

— Primé « livre du mois » en décembre 1990 par la revue française *Prier*.

— Traduit en portugais : *Espiritualidade da vida cristã*, segundo o P. Varillon, Braga, Editorial A. O., 1998, 160 p.

PAUL MEUNIER

FRANÇOIS VARILLON

UNE SPIRITUALITÉ DE LA VIE CHRÉTIENNE

LE PETIT PHILOSOPHE

© Éditions Le Petit Philosophe, 2013
Tous droits réservés
ISBN 978-2-9807688-2-8 (version électronique)

Dépôt légal — 2013
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Éditions Le Petit Philosophe/Éd. l'Aventurier
200 rue Georges
Terrebonne (Québec) J6V 1B8 CANADA

Site Web : www.editionslaventurier.ca
Courriel : info@editionslaventurier.ca

© Éditions du Centurion, 1990
Tous droits réservés
ISBN 2-227-340-68-1 (version imprimée)

Dépôt légal — 3^e trimestre 1990
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Éditions du Centurion
Bayard Éditions S.A.S.
18 rue Barbès
92128 Montrouge cedex
FRANCE

PRÉFACE

Plus de dix ans après la mort du Père François Varillon, la signification durable de son œuvre et de son action ne cesse de s'affirmer. Ce n'est pas sans raison que Lyon, sa ville natale, lui a dédié une place sur un versant de la « colline mystique » de Fourvière. Beaucoup de chrétiens de langue francophone, d'horizons très différents, le reconnaissent comme un maître moderne de spiritualité et de vie chrétienne, comme un éducateur de l'intelligence de la foi.

En fait, un seul grand projet a porté le Père Varillon tout au long de sa vie : faire comprendre la richesse de la foi chrétienne indissociablement comme révélation de l'amour indéfectible de Dieu, comme vision du monde et comme engagement d'existence. Bien plus que de construire un enseignement, ce qui lui importait c'était d'éveiller l'attention intérieure, la réflexion personnelle, le goût de la connaissance. Sa parole et ses écrits émanaient d'un continu effort d'approfondissement qui leur donnait chaleur, lumière et même poésie. Toutefois, il n'avait cure de succès littéraires ; son vrai bonheur était de faire grandir ceux qui le lisaient ou l'écoutaient dans l'intelligence juste et profonde de la vocation humaine et dans la connaissance de la foi. Cet explicateur inlassable de la vérité chrétienne savait atteindre à la fois l'esprit et le cœur.

La persévérance du public à se nourrir des textes de François Varillon devait bien conduire un jour un théologien à s'intéresser davantage à son itinéraire et à s'interroger sur les lignes maîtresses de sa pensée et leur fondement, sur la validité et l'actualité de ses propositions.

Des connaisseurs, et parmi eux surtout René Rémond, en ont esquissé les contours à l'occasion d'articles et de conférences. Paul Meunier ouvre enfin et clairement la voie à une étude systématique. Il a consacré, voici deux ans, sa thèse de théologie à faire l'examen critique de la spiritualité pour laïcs, telle que l'a proposée le Père Varillon ; il en a analysé les sources, dégagé les fondements théologiques et les implications philosophiques, anthropologiques et culturelles ; il a cherché à en apprécier la pertinence actuelle. Remercions-le d'avoir eu l'intelligence et l'audace de transformer ce travail universitaire austère en un livre agréable, accessible à tous. Il nous offre ainsi la première introduction d'ensemble, claire et sûre, à l'itinéraire et à la pensée spirituelle du Père Varillon.

Il est tout normal que chacun rencontre les textes du Père Varillon à partir de ses propres attentes spirituelles et valorise, de cette pensée riche, les points qui leur correspondent. Son enseignement religieux est trop ample, ses racines dans la tradition trop profondes, son insertion dans l'expérience de vie trop authentique, sa beauté dans l'expression trop vibrante d'harmoniques nombreuses pour qu'on puisse l'enserrer dans une théorie et une interprétation uniques. C'est précisément parce que son message est disponible pour toutes les attentes profondes qu'il est d'autant plus nécessaire de prendre conscience de ce qui en est le centre, l'essentiel ; car François Varillon n'a jamais développé sa pensée spirituelle pour le seul plaisir de la belle théorie et le prestige du discours ; il aurait été horrifié — je ne crains pas d'employer ce mot — si l'on avait considéré sa spiritualité simplement comme un agréable ensemble de hautes pensées ; pour lui, il n'était de spiritualité authentique que dans la mesure où elle se réalise en pleine expérience de la vie. Le livre de Paul Meunier le

met vigoureusement en lumière et conduit le lecteur au cœur de cette pensée et de cette œuvre ; il en révèle le mouvement le plus profond et le plus constant.

Pour le Père Varillon, la vie spirituelle, qui est tout simplement la vie chrétienne portée à un certain degré de conscience et de réalisme, est, à chaque moment, puissance de transformation de l'itinéraire concret de l'existence. Elle concerne de manière radicale la vocation réelle de chaque homme, de chaque femme dans le temps de leur vie. Transformation, humanisation, spiritualisation, transfiguration, divinisation, tous ses discours et écrits sont une immense variation sur ces thèmes. Ils rythment sans fin sa pensée, mais parce qu'ils sont le dynamisme de l'existence humaine dans sa vocation authentique. Car, et tel nous le révèle bien ce livre, François Varillon fut avant tout éducateur du sens chrétien de la responsabilité dans la vie personnelle et familiale, comme dans les tâches sociales, culturelles, politiques. D'aucune manière, il ne pouvait envisager que la foi, que la mystique même autorisent quelques évasions ou fuites devant la tâche du moment présent ; en effet, c'est là d'abord que Dieu se révèle proche, pour ainsi dire mystérieusement présent avec la patience et l'humilité d'un amour sans limites, comme en tourment pour cet accomplissement de l'homme. Pour cela même, François Varillon a un respect singulier de la liberté et de la vocation de chacun. Jamais ne lui serait venue à l'esprit l'idée de proposer des recettes pratiques ou théoriques, notamment en matière politique ou sociale ; il revient à chacun, à la mesure de son intelligence, de ses capacités d'initiative et de son insertion dans l'histoire, de prendre la responsabilité d'analyser les situations et de décider son action, en se laissant provoquer et éclairer par les valeurs qui viennent de l'Évangile.

Il faut être reconnaissant à Paul Meunier de montrer la cohérence et l'impact de cette pédagogie respectueuse et exigeante. J'ajouterai qu'il faut aussi lui savoir gré de multiplier les citations de François Varillon, nous gardant ainsi d'imaginer sa spiritualité comme une systématisation austère, comme une chape de contraintes et de cendres jetée sur la vie et la pensée. On retrouve ainsi à chaque page les qualités de chaleur, de lumière et de joie, que connaissent bien les auditeurs de ses conférences et les lecteurs de ces perles littéraires que sont ses deux petits livres intitulés l'un *L'humilité de Dieu*, l'autre *La souffrance de Dieu* ², et qui représentent une des plus belles percées spirituelles de notre époque.

Mais trêve de considérations préliminaires, cette belle étude n'a nul besoin de s'en encombrer. Mon propos est seulement de donner ici à l'auteur et au lecteur le témoignage que, dans les pages qui suivent, j'ai vraiment retrouvé, et avec beaucoup de plaisir, celui qui, au cours de longues et riches heures d'entretien ³, m'a parlé librement de sa vie, de ses goûts et de ses convictions, de ses souffrances et de ses espérances, de sa foi et de ses intuitions spirituelles.

Ces pages, qui sont donc une chance de rencontrer le Père François Varillon en vérité, constituent en même temps ce que lui-même aurait apprécié par-dessus tout, une très sûre introduction à une spiritualité chrétienne en pleine immersion dans le monde de ce temps. C'est là, ne cessait-il d'expliquer, que les femmes et les hommes d'aujourd'hui sont appelés à discerner leur vocation indissolublement humaine et spirituelle, c'est-à-dire aux dimensions divines.

Charles Ehlinger

ABRÉVIATIONS DES PRINCIPAUX
OUVRAGES
DE FRANÇOIS VARILLON ⁴

SLE Avec Yves Congar, *Sacerdoce et laïc dans l'Église*, Paris, Vitrail, 1947, 72 p. ; 47-72.

SLRE « Pour une spiritualité des laïcs. Réflexions et expériences », *Christus* 1/2 (1954) 46-69.

EDC I *Éléments de doctrine chrétienne*, I [Livre de vie, 64-65], Paris, Épi, 1960, 384 p.

EDC II *Éléments de doctrine chrétienne*, II [Livre de vie, 66-67], Paris, Épi, 1960, 384 p.

AFC *Un abrégé de la foi catholique* [Prière et Vie. Croire aujourd'hui, 1], Paris, Sénevé, 1970, 32 p.

DF Avec Marcel Légaut, *Débat sur la foi*, Paris, DDB, 1972, 100 p.

HDD *L'humilité de Dieu*, Paris, Centurion, 1974, 164 p.

SD *La souffrance de Dieu*, Paris, Centurion, 1975, 120 p.

DCC Avec Marcel Légaut, *Deux chrétiens en chemin. Nouvelle rencontre du Père Varillon et de Marcel Légaut au Centre Kierkegaard*, Paris, Aubier-Montaigne, 1978, 192 p.

HD « L'humilité de Dieu », *Christus* XXVI/104 (1979) 421-431.

BMSH *Beauté du monde et souffrance des hommes. Entretiens avec Charles Ehlinger* [Les interviews], Paris, Centurion, 1980, 400 p.

JCV *Joie de croire, joie de vivre. Conférences sur les points majeurs de la foi chrétienne*, Paris, Centurion, 1981, 304 p.

PR *La parole est mon royaume. Vingt homélies au fil de l'année liturgique*, Paris, Centurion, 1986, 192 p.

INTRODUCTION

François Varillon est l'une de nos très grandes figures contemporaines. Son souci pédagogique d'éduquer les chrétiens à l'essentiel de la foi catholique, tout en les formant en vue de leurs tâches dans la cité, fait de lui un inspirateur d'actions, un éveilleur de conscience. Il a toujours uni ce que l'on appelle quelquefois l'horizontal et le vertical ; telle est une des caractéristiques majeures de sa spiritualité de laïcs qui est fondamentalement une spiritualité de la vie chrétienne.

Pour Varillon, la foi n'est pas que simple opinion ou croyance. « Elle engage le fond de l'homme, toute la liberté depuis les tréfonds ; elle oriente en profondeur toute une vie. On n'engage pas la vie sur une opinion » (BMSH 139). Cette conception de la foi chrétienne dévoile une spiritualité de la vie chrétienne arrimée aux multiples dimensions de l'existence humaine.

Ce livre aborde la vie et la pensée théologique de Varillon, par l'analyse de sa spiritualité de la vie chrétienne. Dans une démarche thématique, nous saisissons l'axe central qui fonde sa spiritualité de la vie chrétienne : « Dieu est devenu homme pour que l'homme devienne Dieu » (JCJV 17). Ainsi nous comprenons en quoi l'humanisation de l'homme et de la société — but visé par sa spiritualité de constructeurs de civilisation — est le lieu naturel de la divinisation de l'homme. Ce passage en Dieu est intérieur à toute décision humanisante. Autrement dit, la divinisation s'accomplit jour après jour, décision après décision, et non seulement après la mort. L'humanisation de l'homme, tout comme la création et l'incarnation de Dieu, vise le passage

définitif de l'homme en Dieu, sens ultime de l'existence humaine.

Ce qui est au cœur de notre foi chrétienne, c'est notre accès à la liberté même de Dieu, ce que nous avons appelé notre divinisation, avec la phrase clé que je répète : « Nous sommes sur terre pour devenir par participation ce que Dieu est par nature ». (JCJV 145)

Cette étude se divise en quatre chapitres distincts et complémentaires. Le premier présente l'itinéraire de Varillon : son enfance et adolescence, ses formations de jésuite et d'homme d'action ; avec comme toile de fond, sa passion pour la musique, l'art, la poésie et la littérature. Une meilleure connaissance de notre auteur permet de mieux atteindre l'intelligence de ses écrits et de sa pensée.

Il est des livres dont il n'est pas nécessaire de connaître l'auteur. Il en est d'autres dont l'intelligence est éclairée par ce qu'on peut savoir de celui qui les a conçus, remarque René Rémond. (JCJV V)

Dans un second temps, nous développons sa spiritualité de la vie chrétienne en trois facettes complémentaires : l'activité humanisante, les fondements de l'agir chrétien et les décisions humaines. La tâche humaine consiste à faire triompher par des décisions, dans l'ordinaire de l'existence, la justice, l'amour et la liberté par lesquels se construit un monde plus fraternel. D'où la nécessité de « convertir » les puissances humaines (le politique, l'économie, les institutions et la technique) pour les mettre effectivement au service de l'humanisation de l'homme et de la société ; cela requiert que nos décisions soient confrontées au message évangélique. L'Évangile devient alors un des fondements

de l'agir chrétien.

Un monde humain se construit avec des moyens humains qui sont techniques, politiques, moraux. Mais ces moyens humains doivent être critiqués. Critiquer veut dire discerner. Il y a tout un travail de discernement qui s'impose, car ce n'est pas automatiquement que les puissances de l'homme se mettent au service de la justice et de la liberté. Quand nos puissances ne sont ni critiquées ni converties, elles se mettent bel et bien au service de l'injustice et de la servitude. (JCJV 222)

Le troisième chapitre cerne la vision anthropologique de Varillon, à savoir la vocation de l'homme à être divinisé et l'homme au point de vue ontologique. À ce sujet, l'homme apparaît créateur de sa liberté et du monde, image de Dieu, temple de Dieu, être relationnel et être en devenir. Selon lui, le mystère central du christianisme est la vocation de l'homme à la divinisation. Cette participation à la vie même de Dieu est un don de Dieu et une exigence pour l'homme. Puisque le Christ transfigure divinement, dès maintenant, ce que l'homme humanise, l'activité humanisante se révèle en ce sens nécessaire. Le progrès dans l'humanisation de l'univers des hommes est, à la fois et en même temps, progrès dans la « christification ».

Jour après jour, décision après décision, nous construisons une éternité humano-divine, mais cette éternité n'est humano-divine que parce que le Christ la construit avec nous. (JCJV 48)

Le dernier chapitre présente la vision théologique de Varillon : Dieu est Amour, un Dieu trine, Dieu créateur et

la souffrance de Dieu. Ces quatre aspects développent l'idée maîtresse que l'être de Dieu est Amour. L'amour n'est pas un attribut de Dieu parmi ses autres attributs, c'est l'essence même de Dieu. Si l'Amour est sujet, il ne peut pas ne pas être humble, dépendant et pauvre. La Trinité se comprend à l'intérieur de cette conception de Dieu qui n'est qu'Amour. Aimer, c'est renoncer en faveur de l'autre à être son propre centre. En ce sens, Varillon définit Dieu en lui-même et pour nous par une transition à l'autre, un mouvement vers l'autre. Chacune des trois personnes divines n'est soi qu'en étant hors de soi. La création aussi se conçoit comme un acte de la Gratuité amoureuse et de l'humilité de Dieu. Celui qui est tout s'efface en renonçant à être tout. Puisque le Créateur est essentiellement Amour, il se refuse à manipuler les libertés qu'il suscite. Telle est sa joie et telle est aussi sa souffrance. La Trinité, le Créateur et la souffrance de Dieu demeurent inintelligibles si nous ne comprenons pas d'abord que l'être profond de Dieu est Amour.

En guise de conclusion, nous rappelons brièvement les grandes intuitions, ou idées maîtresses, de Varillon. Nous soulignons brièvement l'apport de sa spiritualité de laïcs à l'éveil d'une conception de la foi chrétienne incarnée dans toutes les ramifications de l'existence humaine. Nous affirmons que sa spiritualité de la vie chrétienne se veut fondamentalement une spiritualité de constructeurs de civilisation. L'homme doit prendre au sérieux les impératifs de l'amour et de la justice dans toutes les dimensions de la vie concrète. Dès lors, l'homme construit une société plus humaine, ou le Règne de Dieu, aux yeux de la foi.

CHAPITRE I

QUI EST FRANÇOIS VARILLON ?

Charles Ehlinger écrivait dans le quotidien La Croix au lendemain de la mort du Père : « Chaque génération reçoit quelques hommes et femmes dont l'œuvre, le nom, la présence marquent la conscience, évoquent une certaine façon d'être homme et d'être chrétien. Sans hésiter, je place François Varillon parmi ces dix ou douze figures qui constituent nos grandes références. » (JCJV XV)

Quand Charles Ehlinger rencontra François Varillon, quelques jours après Pâques⁵, dans la maison du Châtelard (dans la banlieue ouest de Lyon), dans le but de l'interviewer sur sa personne, son expérience de jésuite, ses lignes fondamentales — lyonnaises, intellectuelles, artistiques, pastorales... —, il se trouva en présence d'un homme qui ne parlait de sa personne qu'avec humour et pudeur. Telle est la première caractéristique qui rend difficile de tracer le portrait de cette grande figure contemporaine. Un vieil ami de Varillon, René Rémond, comprend cette réserve à parler de lui-même comme l'expression d'un dépouillement de soi où, dans un total désintéressement, l'apôtre n'a pas de vie privée puisque sa vie et sa mission sont confondues.

D'emblée, il se dit d'accord pour entrer dans ce dialogue, dit Charles Ehlinger, tout en soulignant que l'anecdotique de sa vie était sans intérêt — de fait, il m'a fallu quelques entêtements au cours des entretiens pour le faire parler d'événements qui ont marqué son existence ou de ses goûts littéraires et artistiques.

(BMSH 7-8)

La deuxième difficulté pour dégager la figure de Varillon est l'exceptionnelle richesse de sa personnalité. Son amour de Jésus-Christ a développé en lui une même passion pour Dieu et pour les hommes. Ses intérêts rejoignaient alors ceux des hommes et des femmes d'aujourd'hui : la poésie, la musique, l'art, l'opéra, le théâtre, le cinéma, les mouvements d'idées, l'actualité, les dernières créations littéraires ⁶. Il aimait ces réalités en elles-mêmes et pour elles-mêmes, et non pas pour des raisons apostoliques comme le faisaient certains religieux de l'époque. Pour lui, la vie a valeur par elle-même.

J'ai horreur des choses qui ne sont pas voulues pour elles-mêmes ; l'art a valeur en lui-même, il n'est pas pour autre chose, même pas pour l'apostolat... Ainsi, j'aime parce que j'aime. (BMSH 274)

Intéressé par la littérature, Varillon lisait les tragiques Grecs, Charles Péguy et Paul Claudel ; il lisait de François de Sales à Camus, en passant par Zola, Rousseau, Valéry, Verlaine, Racine. Les poètes aussi avaient sa faveur (Rimbaud, Shakespeare...) car, dit Varillon, s'ils chantent la beauté du monde, ils sont avant tout les témoins de la souffrance des hommes. « La poésie, c'est l'incandescence du réel. » (BMSH 233)

L'art et la poésie, l'amitié, l'amour et la connaissance sont aussi des choses divines. Les spiritualités de massacre offensent Dieu bien plutôt qu'elles ne le glorifient, disait le Père Monier. (BMSH 50)

Varillon exerça jusqu'à la fin de sa vie une critique

littéraire dans les conférences mensuelles qu'il donnait à Lyon, Genève et Paris, où il rendait compte de l'actualité. Commentateur et éditeur du *Journal* de Paul Claudel, il a aussi écrit sur Fénelon et Péguy. Mais pour lui, le génie paraît surtout dans la musique. « La musique, c'est le chant du monde, c'est l'architecture du monde. » (BMSH 260) Jouant lui-même du piano depuis le collège, il est enchanté par toute musique qui lui apparaît prodigieuse. Intéressé entre autres par Mozart et Bach, il est « intoxiqué » par Wagner (le verbe est de lui). Voyant des liaisons latérales entre la théologie, la spiritualité et le goût musical, il affirme qu'il y a des pages et des œuvres musicales qui sont élégantes et qui font sentir ce qu'il y aurait d'inélégant dans un certain style de vie. « Que de fois n'ai-je pas dit à propos de telle ou telle page de Debussy : "Cela donne envie de bien vivre." » (BMSH 268)

Quand je jouais du piano..., je disais : « La peine que j'ai à bien jouer me fait comprendre la peine que j'ai à bien vivre. Il y a un art de vivre qui est à l'intérieur d'un art d'interpréter une œuvre musicale. » (BMSH 320)

Malgré ces deux traits de sa personnalité qui rendent compliquée une biographie exhaustive, traçons le plus fidèlement possible, selon une démarche chronologique, une esquisse de son envergure intellectuelle et spirituelle. Car Varillon fait partie de ces auteurs qu'il est nécessaire de connaître pour eux-mêmes afin d'atteindre l'intelligence de leurs écrits.

Rendant la parole à François Varillon qui disait de Fénelon : « Philosophe, théologien, humaniste, poète... un homme accompli en vérité », Charles Ehlinger complète : « Tout cela, et autre chose : ajoutez-y la

musique, et le portrait ne serait-il pas celui de François Varillon ? » (Dans le quotidien *La Croix* au lendemain de la mort du Père, JCV VIII)

Enfance et adolescence

Né le 28 juillet 1905, à Bron (dans la banlieue de Lyon), François est le fils de Pierre Varillon — du Forez — et de Jeanne née Desplaces — du Beaujolais. De parents pratiquants, il reçut une éducation « sévère mais intelligente... voilà une situation bien courante alors. » (BMSH 10-11)

Étant donné la santé fragile de François, ses parents favorisaient la tranquillité ; force est alors d'être sage plutôt que turbulent ! Le climat à la maison ne se veut pas pour autant trop sévère. Son père racontait ses souvenirs, aimait l'opéra et chantait les airs favoris de ce temps-là (Meyerbeer, Rossini...) ainsi que le grégorien.

« Mes souvenirs, ma vie commencent vraiment quand je suis arrivé au collège des Pères Maristes. » (BMSH 13) Ce fut à l'automne 1915. Varillon fut bachelier avec une dispense d'âge, à 16 ans, soit en 1921. Demi-pensionnaire à Lyon, le collège fut une vie sans histoire. La religion se présentait alors comme une certitude ; l'Église comme une vérité qui allait de soi, avec une accentuation sur la peur des châtements éternels. « J'ai été imprégné d'une religion dont il m'a fallu, en grande partie, me débarrasser par la suite. » (BMSH 14)

Jeunesse étudiante et choix religieux

Jeunesse étudiante

Sans jamais avoir pensé à la vie religieuse auparavant, c'est au moment clé de la retraite de fin d'études organisée par les Maristes qu'il répond à son « élection ». La vie religieuse était alors présentée comme la vocation suprême, l'appel du Seigneur. Sans motif positif de dire oui, et sans raison de dire non, Varillon vécut les premiers instants de sa vocation de façon négative : « Pourquoi pas moi ? » Ses parents entretenaient à son sujet l'espoir d'une profession bourgeoise : le notariat. Aussi son père, sans s'opposer à sa vocation, lui conseilla d'étendre ses horizons au-delà des Maristes et de poursuivre ses études. Il désirait être professeur, d'où le rapprochement qu'il fit entre la vie religieuse et les Maristes qui sont essentiellement des professeurs. Il avait 17 ans quand il choisit les lettres, tout en poursuivant son droit comme l'exigeait son père. Toujours en lien avec les Maristes, il fréquenta la MEC (Maison des Étudiants Catholiques, dirigée par les Jésuites), respectant ainsi le désir de son père. « Ainsi commence ma vie étudiante », raconte Varillon. (BMSH 22)

Pour obtenir les quatre certificats exigés par la licence d'enseignement (français, latin, grec et philosophie), Varillon s'attela avec sérieux aux lettres et délaissa le droit. Petit à petit, il va aussi couper les liens avec les Maristes pour renforcer ceux déjà existants avec la MEC. « La MEC c'était la liberté complète, j'en fus séduit tout de suite. » (BMSH 24) C'est là qu'il rencontra l'ACJF (l'Association Catholique de la Jeunesse Française) et le Père Rouillet, aumônier de fait des étudiants à Lyon. Ce père représentait, en sa personne et sa direction, une spiritualité jésuite extrêmement forte, très ouverte et très sociale en même temps. Ce fut le début de sa vie apostolique : le dimanche, les tournées de propagande chez les curés et dans les

paroisses, puis le début des conférences destinées aux jeunes des campagnes et des bourgs. « Nous voulions donner aux jeunes un christianisme sérieux, bien étudié. » (BMSH 25-26)

C'est aussi durant sa vie étudiante que Varillon rédigea, avec d'autres, un bulletin. « Encore jeune et naïf, j'étais spécialement chargé d'un bulletin, *La vie nouvelle* ». (BMSH 26) Il demeura fidèle à l'ACJF dont la devise était : piété, étude, action. Au milieu de toutes ses activités apostoliques, force est de constater qu'il ne consacra pas assez de temps à ses études littéraires. C'est pourquoi, dès le début de sa seconde année, il freina un peu les initiatives en faveur de l'ACJF dans le but de mieux se concentrer sur sa licence.

À la MEC, Varillon rencontra le Père Monier — l'élève chéri du grand rénovateur de l'exégèse catholique que fut le Père Lagrange. C'est le Père Monier qui mit fin à ses hésitations en lui faisant découvrir, à la suite de Jésus, la quête de la joie. Approximativement au même moment, la découverte littéraire de Paul Claudel l'orientait dans la même direction ⁷.

Non seulement la joie était possible aux disciples de Jésus-Christ, mais elle était une nécessité urgente parce qu'elle est la vérité de notre être au même titre que l'amour et que la liberté. (BMSH 28)

Quel chambardement, puisque jusque-là seuls les poètes lui avaient parlé de la joie ; les prêtres s'en absteinaient, ou en parlaient peu, ou de façon si artificielle. Ainsi le Père Monier fut la bonne nouvelle tangible de la liberté et de la joie, la synthèse en sa propre personne de la Compagnie de

Jésus et de la mystique d'Henri Bremond. Varillon reconnaît que le Père Monier l'a non seulement libéré, mais qu'il fut pour lui — et pour plusieurs autres — le « prophète », sans cesser pour autant d'être lui-même.

Ce qu'il fut pour les jeunes étudiants que nous étions dans les années vingt, le Père Monier le fut d'un bout à l'autre de sa vie pour des centaines d'hommes et de femmes de toutes conditions... (BMSH 29)

Rappelons aussi que c'est à cette même époque qu'il découvre Paul Claudel. Retraçons brièvement l'influence indiscutable de ce dernier dans la pensée et dans la vie de Varillon ⁸. Après lui avoir écrit de Mongré puis de Fourvière, c'est avec le Père Ganne qu'il rencontra Claudel pour la première fois ; cette rencontre fut la naissance d'une amitié. Claudel fut pour lui le témoin de la joie et de l'ouverture dans le choix du sacerdoce. Il lui révélait le mariage indissoluble et mystérieux de la joie et de la souffrance qui se rejoignent en profondeur, par la méditation existentielle du choix qui est intrinsèquement un choix sacrificiel ⁹. Pour avoir réalisé en sa propre personne la synthèse de la poésie et de la foi, Claudel devint pour Varillon celui qui a porté à l'incandescence l'essentiel de l'existence de façon prodigieusement lyrique et dramatique (voir BMSH 239). Tel est le rôle du poète, affirme Varillon, d'amener à « l'incandescence le réel profond de l'homme. » (BMSH 234)

Claudel a été pour moi le délégué à l'expression ; il a exprimé, dans le langage à la fois le plus lyrique et le plus raisonnable qui soit, l'essentiel de l'être et de la vie. (BMSH 227-228)

Étudiant à l'époque du gidisme, la grande tentation de Varillon n'était pas une déviation de la pensée religieuse, mais la préférence pour la liberté et pour l'art. Avec les uns, il se révélait passionné d'art et de lettres ; avec les autres, il était pris par la réflexion et l'action sociales ; pour lui-même, il s'adonnait aussi à la lecture de différents mystiques.

Action, art et mystique... Ça fait une sorte de triangle : il y a l'ACJF avec l'activité apostolique et un peu d'activisme, l'influence du Père Roulet, ascète jésuite et homme d'action ; il y a la littérature, l'art, la musique ; il y a enfin la mystique avec des lectures dont je ne comprenais pas grand-chose. (BMSH 33)

Le noviciat

Malgré cette tension vécue par Varillon, il avoue qu'il n'a à aucun moment pensé à un autre projet de vie que la prêtrise (non pas curé ou clerc séculier). Un prêtre dont la visée principale serait l'enseignement de la foi chrétienne et de ses exigences. À cette fin, il choisira la Compagnie de Jésus. D'une part, le Père Roulet était pour lui un modèle de vie religieuse ; d'autre part, les Jésuites avaient, avec leur spiritualité plus exigeante que celle des Maristes, une influence plus marquante à Lyon dans les domaines apostoliques et intellectuels. Il entra au noviciat d'Yzeure, près de Moulins, le 17 novembre 1927. Le noviciat était à cette époque une étape assez austère de renoncement à tout : livres, musique et arts. Après le noviciat venaient deux ans d'études littéraires dont il fut dispensé, étant détenteur d'une licence ; puis trois ans de philosophie, deux ou trois ans de régence dans les collèges, quatre ans de théologie et finalement le « troisième an ».

Nous souffrions (au noviciat) d'une ascétique insuffisamment théologique, courante alors. On remettait à plus tard l'initiation théologique et biblique, et donc la possibilité de bien affronter les questions intellectuelles difficiles que l'on rencontrait bien plus tôt. (BMSH 39)

Le noviciat, c'est l'apprentissage de la vie intérieure. L'accent ne portait pas sur l'enseignement et la compréhension des textes théologiques et bibliques, mais plutôt sur la lecture des vies de saints, tout particulièrement sur l'étude de la vie, de la pensée et de la spiritualité de saint Ignace — notamment les *Constitutions*. Venu des jésuites à saint Ignace, Varillon fut ainsi initié au noviciat à la méditation (une heure le matin, un quart d'heure avant le déjeuner et le dîner).

L'idée que nous aurions une vie active, souvent surchargée et hors des maisons, nous convainquait que le jésuite était perdu sans une véritable vie spirituelle, sans la fidélité à la méditation quotidienne. (BMSH43)

Le noviciat constituait surtout la préparation à la première profession religieuse, c'est-à-dire pour un jésuite, les vœux simples et perpétuels (les vœux simples sont les trois vœux de religion prononcés chaque année jusqu'au moment des vœux perpétuels). Le sens spirituel de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance¹⁰ est l'imitation de Jésus-Christ. La pauvreté signifie un détachement des biens matériels dans le but de mieux servir le Christ ; l'obéissance est une disposition de l'esprit à accomplir la volonté de Dieu ; la chasteté doit révéler un amour préférentiel du Christ ; et quelques années plus tard, le

quatrième vœu jésuite, ou la promesse spéciale d'obéissance au pape. Varillon fera ses premiers vœux à Jersey, le 19 mars 1930.

Une brève parenthèse s'impose, sur l'homme qui marqua Varillon à partir de son noviciat : Fénelon. Ce mystique de la volonté, c'est-à-dire de la transformation personnelle et de l'engagement, fut celui qui systématisa théologiquement l'expérience mystique. Fénelon, « c'est le théologien de la mystique. » (BMSH 216) Il imprégna définitivement la vision de la vie chrétienne et de l'amour chez Varillon au point qu'il confessa ne pas pouvoir parler d'amour et dire que Dieu est amour sans se référer à lui ¹¹. « Pour Fénelon, Claudel et Wagner, je puis dire que je suis pétri d'eux, ils font partie de moi ; les autres, non. » (BMSH 253)

La formation d'un jésuite

Les jésuites des provinces de Paris et de Lyon ont installé leur maison de philosophie à Jersey ; Varillon y découvrit la philosophie comme absolument essentielle. Il s'agissait d'étudier très sérieusement saint Thomas d'Aquin et de s'ouvrir à la philosophie moderne. En plus des grands noms que représentaient Maréchal et Sertillanges, il s'offrait une ouverture à Bergson, Blondel, Kant et l'idéalisme allemand, sans oublier l'éveil à Teilhard de Chardin. Un climat détendu et ouvert régnait où il s'est aussi adonné, durant ses temps libres, à la poésie, au piano (avec le Père Ganne, il organisait des concerts pour les étudiants jésuites) et au sport du rocher.

De Jersey, Varillon alla au collège de Mongré pendant trois années enseigner la classe de première (celle qui prépare à la première partie du baccalauréat et précède

immédiatement la philosophie) en français, latin, grec et instruction religieuse. Professeur heureux en qui les élèves avaient confiance, il y rencontra le Père Fontoynt ¹², alors professeur de philosophie, qui était au cœur d'un réseau de très grands hommes : Henri de Lubac, Auguste Valentin et Teilhard de Chardin. « Un Socrate qui n'a pas trouvé son Platon » (BMSH 55), affirme Varillon de ce courageux intellectuel qui a fondé la collection « Sources chrétiennes », et qui a été un des inspirateurs de la remarquable collection « Théologie » publiée chez Aubier-Montaigne, point de départ pour tout le mouvement théologique contemporain. À partir de cette amitié extraordinaire, le Père Fontoynt devint l'homme qui marqua toute la vie de Varillon en l'invitant à dépasser les tensions entre l'humain, la culture (l'art et les lettres) et le renoncement chrétien.

C'est le Père Fontoynt qui, intervenant soudain dans ma vie intellectuelle et spirituelle, a mis fin à l'oscillation stérile et m'a donné la paix... Près de lui, j'ai su ce qu'il fallait être pour être un homme digne de Dieu... Il existait contagieusement. (BMSH 68)

En 1935, Varillon quitta Mongré pour Fourvière, le scolasticat de théologie pour les provinces de Paris et de Lyon. Il y retrouva le Père Fontoynt et rejoignit un groupe de travail très amical : Holstein, Urs Von Balthasar, Henri de Lubac, Henri Rondet ¹³... Au cœur de « cette pléiade d'intellectuels et d'apôtres qui ont fait de Lyon pendant une cinquantaine d'années une capitale religieuse sans doute unique en France » (BMSH 75), les années de Varillon à Fourvière portent la marque de la « sainteté lyonnaise ». À l'exemple du Père Fontoynt « à qui on a envie de ressembler », il releva le défi de s'ouvrir à tous les

aspects de la vie chrétienne et d'être un peu, comme lui, un homme universel. Varillon devint, à cette époque, aumônier des Khâgneux (les élèves de première supérieure qui préparent l'École normale supérieure), poste qu'il occupa pendant huit ans.

Nous vivions un âge d'or qui était, je crois, propre à Lyon. Je voudrais le dire sans paraître chauvin, Lyon était à ce moment la capitale religieuse de la France... Je ne pense pas qu'il y eût ailleurs une pléiade aussi nombreuse et des relations aussi faciles. (BMSH 74-75)

Ordonné prêtre à Lyon, le 24 juin 1937, en troisième année de théologie, Varillon poursuivit sa quatrième année de théologie à Fourvière pendant sa première année de sacerdoce. Les jésuites n'étant pas ordonnés très jeunes, il vécut le sacerdoce comme une promotion.

C'est donc une promotion, pas tellement une différence d'ordre entre les chrétiens, mais la possibilité de faire enfin son métier d'apôtre pleinement... Le sacerdoce, c'était la plénitude. (BMSH 66)

Durant l'avant-guerre, la France connut le Front populaire. Cet événement — si partagé et controversé chez les jésuites — l'éveilla un peu à l'analyse des situations politiques et sociales. Nous verrons que cela est devenu, par la suite, quelque chose d'absolument essentiel pour Varillon¹⁴. Quittant Fourvière en 1938, il fut nommé par ses supérieurs professeur de philosophie au collège Sainte-Hélène à Lyon, où il continuera à s'occuper des khâgneux. Son souci pédagogique lui fit concilier la méthode socratique avec les exigences du programme des études. Mais le 1er septembre 1939, les forces allemandes entraient

en Pologne ; c'était le début de la Deuxième Guerre mondiale. Deux jours plus tard, la Grande-Bretagne et la France, qui avaient pris un engagement envers la Pologne, décidaient de soutenir son alliée et déclaraient la guerre à l'Allemagne. Mobilisé à Modane, comme officier de renseignements, Varillon déploya une activité assez intense auprès des jocistes appelés sous les drapeaux. Démobilisé deux mois après l'atroce débâcle de l'armée française et l'armistice de 1940, il fit le « troisième an » à Mongré. Durant cette année de reprise spirituelle, les jésuites se tiennent à l'écart des remous politiques et sociaux. Mais Varillon ne pouvait rester indifférent aux risques graves de dérive morale de la société française, encouragée par le gouvernement de Pétain à une politique de collaboration avec l'Allemagne, en l'occurrence avec le nazisme. « C'est là que se place un événement important. » (BMSH 83) Jean Neyra, un jociste, c'est-à-dire un jeune militant d'Action catholique des milieux indépendants, vint frapper à sa porte en plein troisième an.

Jean Neyra, qui sera plus tard frère dans la Compagnie, me dit sa préoccupation de n'entendre parler partout que de collaboration avec les Allemands et cela même au nom de l'Évangile et de l'exigence de paix. Or il savait la répression contre les Juifs, les francs-maçons. Sentant la nécessité de faire quelque chose, il voulait me demander conseil. Son propos m'a vivement alerté. (BMSH 83)

À la suite de cette rencontre, Varillon obtint la permission de se rendre à Lyon pour voir s'il ne pouvait pas entreprendre quelque chose. C'est là qu'il demanda au Père Gaston Fessard de rédiger un tract pour dénoncer l'idéologie hitlérienne qui menaçait d'envahir les esprits.

« Ce tract devait dire qu'il y avait des impératifs autrement forts que ces idées de collaboration. » (BMSH 84) En fait, le Père Fessard composa un remarquable manifeste d'une cinquantaine de pages, dans lequel il décortiquait le mécanisme de la propagande nazie et la perversion des valeurs par cette idéologie qui prétendait exalter la liberté, et il dénonçait la collaboration. Ce texte mémorable, *France, prends garde de perdre ton âme*, devint le premier numéro des cahiers clandestins de *Témoignage chrétien*, l'hebdomadaire le plus actif pour l'éveil de la conscience catholique.

Le troisième an achevé, le Père Varillon revint enseigner la philosophie au collège Sainte-Hélène à Lyon. Ensuite il fut nommé, par son supérieur provincial, à la MEC, où il resta jusqu'en 1947. Au moment de la Libération, Varillon fit treize courtes conférences à la radio de Lyon, dénonçant une dernière fois l'idéologie de l'hitlérisme pour mieux mettre en garde contre ses survivances perverses dans les esprits au moment où il s'agissait de reconstruire le pays matériellement et moralement. Ces allocutions, composées en collaboration avec le Père Victor Fontoynt, eurent une large audience. La première fut diffusée le 14 septembre 1944 ¹⁵. « Il y avait chez nous une certitude extrêmement profonde de tout ce qu'il y avait de nocif, de foncièrement pervers dans le nazisme. » (BMSH 84) Charles Ehlinger précise que c'est le moment de sa vie où Varillon est intervenu le plus publiquement dans les affaires de la société.

L'homme d'action

Il n'y a jamais eu, ni dans la pensée ni dans la pratique de François Varillon, la moindre dissociation entre ce qu'on appelle quelquefois l'horizontal et le vertical. Les deux s'unissaient et s'articulaient profondément et son intervention se situait précisément à la jointure des deux, affirme René Rémond. (JCJV X)

Varillon n'a jamais eu, sauf rares exceptions, d'actions politiques explicites. Sa parole, inspiratrice d'actions, se voulait prononcée pour les laïcs et les clercs qui étaient eux-mêmes engagés dans l'action. Il croyait profondément à la nécessité de former des chrétiens adultes, des hommes responsables; d'où son souci pédagogique d'inciter à prendre des responsabilités. Un des traits originaux du catholicisme français, entre 1930 et 1970, fut l'apparition d'un ministère d'aumônerie, c'est-à-dire un ministère de proximité et d'influence. Cette apparition d'une nouvelle forme d'aumônerie fut liée à la naissance et au développement rapide de l'Action catholique. C'est dans ce contexte que Varillon exerça un magistère moral — en quelque sorte — comme aumônier des groupes d'ACI dès 1943, aumônier national adjoint de la JIC, peu après aumônier général adjoint de l'ACJF en 1947 jusqu'à la disparition de cette grande association en 1956, et plus tard, en 1959, aumônier du MICIAC — devenu MCC, Mouvement des Chefs d'entreprises et Cadres chrétiens.

Aumônier de l'ACJF

Vers 1942, à Lyon, Varillon renoua avec l'ACJF qui regroupait alors des représentants de cinq mouvements de jeunes. Lieu de confrontation et de réflexion entre

catholiques, l'ACJF considérait que la politique active était possible — sur le plan de la jeunesse — pour des chrétiens et devait préparer une participation politique non confessionnelle de laïcs adultes. L'ACJF avait une ligne politique (sans être un parti ni même offrir une politique précise) : démocratie, justice sociale ; tradition et progrès, les deux à la fois. Il s'agissait de ne pas laisser de côté la dimension politique des problèmes, mais de l'intégrer, car la plupart des problèmes ont une dimension politique. En ce sens, « faire de la politique était absolument essentiel », déclare Varillon. La pédagogie de l'ACJF n'était ni la formation chrétienne, ni la formation à l'analyse politique, mais la formation au lien entre les deux.

Vous avez une lumière qui descend de l'Évangile, vous avez une lumière qui monte de l'analyse des situations, vous prenez votre décision au confluent des deux lumières. Si vous n'avez que l'Évangile, vous avez une morale d'enfant de chœur ; si vous n'avez que l'analyse des situations, c'est ce qu'on appelle la morale de situation, condamnée par l'Église. Il faut les deux.
(BMSH 99)

Selon Varillon, les décisions sont prises à nos risques et périls. Tout dépend de la connaissance plus ou moins profonde que les chrétiens ont de l'Évangile et de l'aptitude qu'ils ont à bien analyser une situation (politique, familiale, personnelle). Force est de constater que plus les chrétiens avancent dans la complexité des situations humaines, plus l'analyse est difficile. Les jeunes de l'ACJF ont éduqué et formé Varillon à l'analyse des situations politiques, économiques et sociales.

Ainsi le devoir d'acquérir de la compétence dans

l'analyse des situations historiques relève directement de la spiritualité. Nous rejoignons ce que l'ACJF m'a appris. (BMSH 163)

Les communautés de foyers

Pour rendre compte fidèlement des initiatives apostoliques et sociales de Varillon, il ne faut pas négliger ce qu'on a appelé les « foyers Varillon ». Le tout débuta, en 1942, quand Varillon et quelques amis réunirent une fois par semaine quelques foyers intéressés appartenant, de fait, à une certaine bourgeoisie. Comme pour l'ACJF, il s'agissait d'amener les gens à une conscience profonde de leur responsabilité. Ces communautés de foyers à construire (Varillon avait compris que la communauté n'est pas donnée a priori) n'étaient en rien une sorte de tiers ordre, ou une pâle copie de la vie religieuse. Il s'agissait de laïcs vivant leur vie de laïcs et qui librement s'engageaient, au cours d'une célébration eucharistique, à vivre les sept éléments caractéristiques importants pour la vie chrétienne selon Varillon ¹⁶.

Premier élément important pour la vie chrétienne : la paroisse afin d'éviter le ghetto. Deuxièmement, l'engagement à décider ce qui doit être le *plus* conforme à la *plus* parfaite justice ¹⁷, et cela toutes les fois qu'un choix s'impose en quelque domaine que ce soit. Le troisième élément se veut une prière que Varillon avait composée comme lien quotidien. Quatrièmement, les six verbes, ou les six attitudes fondamentales de l'amour selon l'Évangile : offrir, demander, donner, pardonner, accueillir, refuser ¹⁸. Un cinquième point fait considérer les enfants des autres comme les siens propres. Sixièmement, le partage communautaire d'une somme d'argent que les gens

des communautés de foyers donnaient selon leurs moyens financiers ou demandaient si besoin était ; cet élément a toujours fait difficulté, dit Varillon. Le septième élément se trouve être la messe une fois par semaine en dehors du dimanche.

Une décision communautaire a ensuite retenu comme essentiels les points deux, quatre et sept. Les « foyers Varillon » pensaient qu'une véritable communauté jaillirait si cet engagement était vraiment vécu. Varillon visait un état de perfection pour laïcs par la médiation de sept exigences évangéliques perçues comme une systématisation de la vie chrétienne. Grâce à ces groupes communautaires, il a constitué peu à peu une spiritualité de la vie chrétienne qui, en rien, ne doit détourner les laïcs de leurs tâches.

La vérité, c'est au départ l'insertion dans la société, les devoirs vis-à-vis de la société qu'il faut construire, l'homme qu'il faut faire ; de là, ensuite, le reflux sur la vie conjugale par la nécessité de vivre de façon privilégiée en foyer ce qu'on a à vivre avec les autres hommes. Je parlais du monde. (BMSH 170-171)

—FIN DE L'EXTRAIT—

¹ Les livres suivants correspondent à la version imprimée ; on les retrouve aussi en version ePub.

² L'un et l'autre ouvrages sont édités par le Centurion.

³ Entretiens publiés dans *Beauté du monde et souffrance des hommes*, au Centurion.

⁴ Les abréviations utilisées respectent celles de Siegfried Schwertner, *Index international des abréviations pour la théologie et matières affiniées. Périodiques, séries, dictionnaires, éditions de sources avec données bibliographiques*, Berlin, New York, Walter de Gruyter, 1974, 348 p.

⁵ Varillon est décédé quelques mois après, le 17 juillet 1978.

⁶ Voir BMSH 252-279.

⁷ Voir « La vocation de l'homme à la joie », dans le chapitre III.

⁸ Voir BMSH 226-251.

⁹ Voir l'aspect « Les décisions comme morts volontaires », dans le chapitre II.

¹⁰ Pour approfondir le sens de l'obéissance comme nécessité pour la construction effective de la communauté, voir BMSH 368-379.

¹¹ Voir BMSH 212-225.

¹² Dans BMSH 67-74, Varillon rend un hommage majestueux à cet homme qui représentait une sorte d'universalisme de la culture de façon très équilibrée.

¹³ Notons l'importance de l'amitié tout au long de la vie de Varillon. « Les relations, les amis, c'est l'amour de la vie. Que serait la vie en dehors de l'amitié ? J'aime la vie. » (BMSH 247)

¹⁴ Voir dans le chapitre II, « L'Évangile, éducateur de la liberté humaine ».

¹⁵ Des passages de la première allocution radiophonique sont cités dans BMSH 85-86.

¹⁶*Voir BMSH 166-170.*

¹⁷*Le comparatif plus (voir, dans le chapitre II, « Une spiritualité de la vie chrétienne ») est dans la ligne des Exercices et de l'ACJF. Il ne s'agit pas de savoir où s'engager, mais comment réaliser la plus parfaite justice sur le terrain où l'on se trouve. « Autrement dit, c'est la vie chrétienne avec tendance à la perfection en tant que cette tendance est considérée comme essentielle à la vie chrétienne. » (BMSH 149)*

¹⁸*Dans le chapitre II, je reprends une par une ces « six attitudes fondamentales de l'amour selon l'Évangile » définissant la spiritualité de laïcs pour les communautés de foyers.*